Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 2 (1959)

Heft: 3

Artikel: Un imitateur d'Edward Young : Thibault de Laveaux

Autor: Giddey, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869928

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN IMITATEUR D'EDWARD YOUNG : THIBAULT DE LAVEAUX

Edward Young est un des poètes du XVIIIe siècle anglais dont la réputation fut la plus prodigieuse. L'histoire littéraire [1] s'est penchée avec intérêt sur son cas, recherchant les causes d'une gloire qui, un instant, égala presque celle de Shakespeare, et analysant les vicissitudes d'une influence qui se répandit sur toute l'Europe ; avant la fin du siècle, on le sait, des traductions de Young parurent au Portugal et en Russie.

En France, l'auteur des *Nuits* ne commença à être connu que vers 1760, plus tardivement qu'en Allemagne ou qu'en Suisse. Il faut attendre 1769, toutefois, pour voir sa renommée s'établir solidement. En 1769, la traduction de Le Tourneur [2] révéla le poète anglais à un vaste public.

Pierre Le Tourneur (1736-1788), censeur royal, traduisit non seulement Young, mais aussi Hervey, Ossian et Shakespeare. Après l'avoir admiré, Voltaire le traita de « misérable », de « barbouilleur », d'« impudent imbécile », de « faquin », de « monstre » responsable d'un « abominable grimoire » où il ose présenter aux lecteurs de France l'« histrion barbare » qu'est l'auteur d'*Othello* [3]. Le Tourneur

---

[1] Sur l'influence de Young, voir notamment : W. Thomas, *Le Poète Edward Young (1683-1765). Etude sur sa vie et ses œuvres,* Paris, 1901, pp. 489-573, 650-654 ; Paul Van Tieghem, *Le Préromantisme,* Paris 1930, vol. 2, pp. 1-203. Des études particulières (voir Fernand Baldensberger et Werner P. Friederich, *Bibliography of Comparative Literature,* Chapel Hill, 1950, p. 601) ont été consacrées aux différents aspects de cette influence. Le rôle joué par les *Nuits* en France est analysé par F. Baldensberger, *Etudes d'histoire littéraire,* Paris, 1907, vol. 1, pp. 55-109.

[2] *Les Nuits d'Young, traduites de l'anglais par M. Le Tourneur,* Paris, chez Lejay, 1769, 2 vol.

[3] Lettre du 19 juillet 1776 au comte d'Argental (*Œuvres complètes de Voltaire,* Paris, 1882, vol. 50 (= Correspondance, vol. 18), pp. 57-58).

se faisait de la mission du traducteur une idée que les interprètes modernes les plus audacieux auraient peine à concevoir. S'inspirant de D'Alembert, qui affirme, dans ses *Observations sur l'art de traduire,* que «l'on ne doit pas se faire une règle de traduire littéralement dans les endroits même où le génie des langues ne paraît pas s'y opposer..., la différence des langues ne permettant presque jamais les traductions littérales »[1], il transforme plus qu'il ne transcrit. Sous sa plume, les neuf nuits de Young deviennent vingt-quatre. Des passages sont déplacés, découpés, omis ; d'autres, paraphrasés ; des adjonctions viennent compléter, sinon enrichir, l'original anglais. «Quand il m'est venu quelque idée qui pouvait servir de liaison aux autres, reconnaît Le Tourneur, quelque épithète qui complétait une image, la rendait plus lumineuse, ou donnait plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'était mon droit de l'employer... Quand notre langue résistait à l'expression anglaise, j'ai traduit l'idée ; et quand l'idée conservait encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. »[2] On imagine le résultat.

Cette « extraordinaire macédoine » — le mot est de Paul Van Tieghem[3] — rencontra un succès considérable, en France et dans d'autres pays. Si quelques commentaires réservés ou hostiles exprimèrent la mauvaise humeur des philosophes et des beaux esprits qu'inquiétait l'apparition d'une sensibilité nouvelle, la plupart des gazettes littéraires l'accueillirent favorablement. Voltaire lui-même écrivit que le traducteur, qu'il devait accabler ultérieurement, avait « plus de goût que l'auteur » et l'assura que le public préférait sa prose à « la poésie de cet Anglais moitié prêtre et moitié poète »[4]. Pendant près d'un siècle, Le Tourneur sera pour les lecteurs français l'interprète de Young ; sa traduction sera rééditée des dizaines de fois.

Largement introduit dans le monde français, Young connaît dès lors une foule de serviteurs et d'imitateurs. Charles-Pierre Colardeau met en vers la prose de Le Tourneur, suivi bientôt par d'autres versificateurs. Les nuits se multiplient, ne rappelant parfois que par leur titre celles que chante le poète anglais, devenant anglaises,

---

[1] *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie.* Nouvelle édition, Lyon, 1776, vol. 3, pp. 5-6.

[2] *Les Nuits d'Young... Discours préliminaire,* p. LXV.

[3] *Op. cit.,* vol. 2, p. 54.

[4] Lettre du 7 juin 1769 à Le Tourneur (*Œuvres complètes de Voltaire,* Paris, 1882, vol. 46 (= *Correspondance,* vol. 14), pp. 353-354).

parisiennes, nuits de la Conciergerie, nuits d'hiver, nuits terribles[1], etc. Le cadre nocturne semble être le moyen le plus approprié de mettre en valeur une méditation, seul le cadre funéraire — il suffit de mentionner l'influence des *Tombeaux* de Hervey — lui étant parfois préféré, peut-être parce qu'il souligne plus nettement l'aspect mélancolique de l'œuvre d'art, y joignant un je ne sais quoi de morbidement résigné.

Parmi les nombreuses imitations que Young suscita, par l'intermédiaire de son traducteur Le Tourneur, figure un petit volume en prose intitulé *Les Nuits champêtres,* issu de la plume de Jean-Charles Thibault de Laveaux.

*

L'auteur n'est pas un inconnu.[2] Né en 1749 à Troyes, décédé en 1827, il déploya pendant de longues années une intense activité de professeur, d'historien, de grammairien, de journaliste. Protestant, il fit carrière en Allemagne, enseignant le français à Stuttgart d'abord, puis à Berlin, où la faveur du grand Frédéric lui permit d'occuper une chaire de langue et de littérature françaises. Peu après la mort du souverain, il s'établit à Strasbourg. Venus les jours révolutionnaires, il se mêla activement à l'activité politique, défendant un jacobinisme exalté qui lui valut de connaître les prisons de l'endroit. De Strasbourg, il passa à Paris. Il participa au 10 août, devint membre d'un tribunal révolutionnaire, rédacteur du *Journal de la Montagne.* Il faillit perdre la vie, lors de la réaction thermidorienne, ses idées robespierristes étant mal vues. Sagement, il renonça à l'action politique, se consacrant à des travaux d'érudition et notamment à la publication d'un dictionnaire de la langue française.

Ses œuvres sont abondantes. Elles peuvent se ranger sous diverses rubriques, qui montrent la variété des intérêts de Thibault de Laveaux : ouvrages de langue, datant la plupart de son séjour à Berlin, où l'auteur fait part des expériences que lui dicte une longue

---

[1] [A. G. Constant d'Orville], *Les Nuits anglaises, Paris, 1770 ;* Rétif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris,* Londres et Paris, 1788-1794, 8 vol. ; [Claude-François-Xavier Mercier de Compiègne], *Les Nuits de la Conciergerie, rêveries mélancoliques et poésies d'un proscrit,* Paris, an III, et *Les Nuits d'hiver, variétés philosophiques et sentimentales,* Paris, an III ; Henry de Saint-G[eorges], *Les Nuits terribles,* Paris, 1822.

[2] Sur Thibault de Laveaux, voir *Biographie universelle (Michaud),* vol. 23, pp. 409-412. Sur les œuvres de Laveaux, voir le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs,* Paris, 1927, vol. 90, pp. 695-703.

pratique de l'enseignement du français aux étrangers ; études historiques, dont une volumineuse histoire de Frédéric II et une biographie de Pierre III de Russie ; des dictionnaires, des articles politiques et polémiques, des pamphlets philosophiques ou littéraires, des éditions de textes, des traductions de l'allemand embrassant les activités les plus variées de l'esprit humain, allant des sciences exactes aux méditations métaphysiques. [1]

Dans cette masse qui s'étale dans des dizaines de volumes, *Les Nuits champêtres,* qui furent publiées à Lausanne [2] en 1784, font presque figure de personnage isolé. Elles se veulent solitaires, d'ailleurs : « Quel plaisir, déclare leur auteur dans une préface, après avoir été ballotté pendant quelque temps sur la mer de ce monde, de se retirer sur le sommet d'un rocher paisible, pour y considérer en sûreté les tempêtes et les naufrages qui s'y succèdent. Heureux celui qui peut alors oublier un instant les vains préjugés dont son âme est remplie ! Les misères de l'humanité disparaissent à ses yeux, l'auguste Vérité remplit son cœur d'une joie pure... Rassasié du monde que j'ai vu sous différents aspects, la solitude est devenue pour moi un besoin. Je m'occupe quelquefois à écrire les sentiments et les réflexions qu'elle m'inspire ; c'est un choix de ces réflexions que je donne ici au Public. » [3] Le ton désabusé peut prêter à sourire, si l'on songe surtout qu'âgé de trente-quatre ans l'auteur était au début de sa carrière. Déjà se fait sentir l'influence du poète anglais que Thibault de Laveaux, par le titre même qu'il donne à son œuvre, choisit comme maître.

*

Une lecture rapide des dix méditations nocturnes qui constituent le corps de l'ouvrage nous donne la mesure de cette influence. Certaines des nuits de l'écrivain français portent des titres qui rappellent étrangement ceux des poèmes de Young. La septième nuit s'intitule *L'Amitié,* titre emprunté à la deuxième nuit de Le Tourneur, laquelle traduit partiellement la deuxième nuit de Young *(On Time, Death and Friendship).* Le dixième morceau de Thibault de Laveaux traite

---

[1] Laveaux traduisit Wilhelm von Gleichen, Christoph Meiners, Franz von Miller, Johan Martin Miller, Ludwig Christian Müller, Michael Ignaz Schmidt, Christoph Ignaz Wieland, Georg Joachim Zollikofer. Il est également l'auteur d'une traduction de *L'Eloge de la Folie* d'Erasme.

[2] *Les Nuits champêtres,* par M. de La Veaux, Lausanne, chez Heubach, 1784.

[3] Pp. IX-XI.

de *La mort,* s'inspirant des subdivisions 5 à 7 *(Les remèdes contre la crainte de la mort, Oubli de la mort, Le caractère de la mort)* du traducteur français, lequel transcrit en les paraphrasant les deux premiers poèmes de Young (*Life, Death and Immortality* et *On Time, Death and Friendship*). Le titre de la deuxième des *Nuits champêtres (Dieu)* rappelle la vingtième subdivision de Le Tourneur *(L'existence de Dieu et des Esprits).*

Laveaux demande donc au poète anglais de lui fournir, en partie du moins, la charpente de son propre ouvrage. Selon Paul Van Tieghem, qui consacre, dans *Le Préromantisme,* huit lignes à notre auteur [1], là s'arrêterait la parenté ; *Les Nuits champêtres* « n'empruntent à Young que leur cadre : ce sont des méditations nocturnes sur l'homme, la société, la religion d'un disciple de Rousseau, d'un déiste anticlérical et naturiste ; rien de sépulcral, rien même où se fasse sentir la poésie de la nuit ». C'est peut-être aller un peu vite en besogne. Dans sa première subdivision déjà, le polygraphe français semble s'inscrire en faux contre l'affirmation du critique : « La nuit répand sur l'Univers un calme profond qui se communique à mon âme ; les Zéphyrs m'apportent doucement le baume voluptueux des fleurs ; les arbres, en courbant au-dessus de ma tête leurs branches touffues, augmentent l'obscurité de ma retraite ; et la lune dont la lumière tremblotante se joue à travers le feuillage, vient argenter les flots du ruisseau qui fuit à mes côtés. » [2] La deuxième nuit s'ouvre par une évocation de l'immensité du ciel étoilé et des passages analogues apparaissent dans plusieurs des nuits suivantes. Les allusions aux tombeaux sont très rares, il est vrai, mais non totalement absentes.

D'autres thèmes sont communs aux deux écrivains : tous deux estiment que l'immensité du ciel prouve l'existence de Dieu, que la solitude anoblit l'homme, que la nature est un refuge où le citadin devrait s'enfuir. Tous deux s'intéressent au problème du suicide, proclament la légitimité des passions, noircissent la superstition et le fanatisme. Young ne cache pas ses sentiments anticatholiques ; Laveaux rappelle, en termes indignés, la Saint-Barthélemy et fulmine contre ceux qui à Rome « asservissent les âmes ». [3]

Les analogies unissant les deux écrivains ne concernent donc pas uniquement le cadre qu'ils assignent à leurs réflexions. Elles se rapportent aussi au contenu de leur pensée, par endroits du moins. Les

---

[1] P. 148.
[2] Pp. 4-5.
[3] P. 74.

deux œuvres cependant — et ici nous rejoignons Van Tieghem — laissent au lecteur des impressions générales différentes.

C'est que Laveaux, s'il admire Young, subit d'autres influences, secondaires peut-être, mais constantes : celle de Rousseau, d'abord, qu'il mentionne dans sa préface et qui lui fournit, outre les éléments d'un credo naturiste, un vocabulaire où des mots comme *vertueux* ou *sensible* apparaissent fréquemment. La leçon de Rousseau se manifeste même dans des détails : Laveaux a lu l'*Emile* et pousse son admiration jusqu'à reprendre certaines idées chères à Jean-Jacques, celles notamment sur les dangers qu'il y a à emmailloter les nouveau-nés.

A côté de Rousseau, Salomon Gessner. Des *Idylles et Poèmes champêtres,* Thibault de Laveaux puise l'inspiration bucolique qui anime plusieurs des épisodes de ses *Nuits,* ceux de Licidas et de Lucette, de Tytire et d'Amarille, d'Oronte et de Nicias.

Ainsi l'influence de Young n'est que partielle. *Les Nuits champêtres* — on s'en sera rendu compte — sont un breuvage frelaté, laissant un arrière-goût aux saveurs multiples. Aucune vigueur originale ; une impression constante de déjà-dégusté, qui bien vite lasse les soifs les plus ardentes. Car Thibault de Laveaux, qu'il aille à Young, à Rousseau ou à Gessner, se plaît à collectionner le conventionnel. L'on dissimule mal, par moments, un bâillement d'ennui.

*

Cette impression d'ennui, le lecteur qui aborde *Les Nuits champêtres* par l'intermédiaire de l'exemplaire que possède la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne [1] ne l'éprouvera pas constamment. Son attention, en effet, ne tarde pas à être éveillée par la présence, en marge du texte, de notes manuscrites anonymes anciennes ; soulignant sans pitié les faiblesses de l'ouvrage, elles divertissent et piquent la curiosité.

La dédicace du volume — « A Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Landgrave régnant de Hesse-Cassel » — allume la verve ironique de l'anonyme commentateur. Il se plaît, citant notre auteur, à le mettre en contradiction avec lui-même : « Eloigne ces vains titres, ces distinctions odieuses qui outragent la nature » relève-t-il au début de la cinquième nuit. Et de commenter : « Prenez-vous par le nez

[1] Cote M 800.

au début de votre livre, Mr Laveau. Si vous voulez moraliser, commencez par vous-mêmes, et ne commencez pas votre ouvrage par une tirade des titres les plus sonnants. »[1]

La préface qui suit la lettre de dédicace excite elle aussi les instincts critiques du glossateur. Laveaux ayant affirmé que « *Les Nuits champêtres* doivent avoir quelque mérite », un « eh ! eh ! eh ! eh ! » marginal vient secouer son espoir.[2] Le texte lui-même, celui surtout des nuits 5 et 7, est lu et annoté dans le même esprit. Ce qui agace d'abord notre anonyme, c'est la sensiblerie conventionnelle qui volontiers s'étale dans la prose de Laveaux. Décrivant les malheurs de la guerre, la cinquième nuit évoque les bataillons qui « se choquent, se repoussent, s'enfoncent. Quels cris, quel désordre affreux ! Enfin j'entends sonner la victoire ». « Je conseille à Mr Laveau, dit le commentateur, de lire ce morceau avec accompagnement de grosse caisse, de plaques, et de coups de canon ! »[3] A la page précédente, l'écrivain avait présenté une mère allaitant son enfant et surprise par un soldat féroce, « qui les perce impitoyablement, et l'enfant suce avec le lait de la mère expirante le sang noir qui coule de la blessure ». « Ouf !!!, lit-on en marge, quel *(sic)* imagination tragique ! »[4] Ailleurs, Thibault de Laveaux rapporte les paroles adressées par un fils à son père qui vient de mourir : « O notre bon père, nous viendrons tous les jours visiter ta tombe, et nous la montrerons à nos petits-enfants, et ta mémoire ne périra jamais parmi nous ! » Ironique, le commentateur ajoute : « Et tout cela, le sourire sur les lèvres. Quels enfants du bon Dieu ! »[5]

D'autres notes marginales s'insurgent contre certaines idées utopiques de l'auteur sur la peine de mort ou sur la force qui préside à la naissance des Etats. En un passage qui clôt la cinquième nuit, Laveaux loue avec enthousiasme le despotisme éclairé de Frédéric de Prusse et de Catherine de Russie : « Prusse, Russie ! pays heureux, la raison est assise sur vos trônes. » « Mr Laveau, répond l'anonyme, vous êtes le plus charmant des courtisans ! »[6] Et le lecteur moderne ne peut s'empêcher de l'approuver en souriant, surtout s'il songe à l'activité déployée sous la Terreur par notre écrivain.

---

[1] Pp. V, VI, 109.
[2] P. XII.
[3] P. 142.
[4] P. 141.
[5] P. 121.
[6] P. 148.

Le commentateur s'en prend aussi aux expressions fausses ou creuses qui parfois se glissent sous la plume de Laveaux : « Que l'étendard de la vérité brille de toutes parts », proclame l'auteur. « Un étendard ne brille pas », corrige une note manuscrite, qui propose de remplacer le mot incriminé par « flambeau ».[1] Ailleurs, Laveaux s'adresse à un interlocuteur imaginaire qu'il suppose dans le deuil : « Alors, vous n'accusiez pas le ciel par votre désespoir et vos larmes. » « Depuis quand, réplique l'annotateur, les larmes, causées par la mort d'un père ou d'une mère, d'une sœur ou d'un ami, accusent-elles le ciel ? Mr Laveau, êtes-vous donc un sauvage ? »[2]

*

Laveaux n'était pas un sauvage, même si sa ferveur rousseauiste l'inclinait parfois à rêver de bons sauvages. C'était un honnête homme, travailleur, ouvert aux idées de son temps, lesquelles ne sont ni celles de son censeur anonyme, ni les nôtres.

Son œuvre, bien morte aujourd'hui, connut de son vivant une certaine renommée, à l'étranger sans doute plus qu'en France. On la traduisit en polonais et en italien.[3]

Bientôt cependant, l'artifice de sa composition et la banalité de sa pensée soulevèrent des critiques. C'est ici qu'intervient le commentateur anonyme de l'exemplaire de Lausanne. Si nous connaissions son identité — vécut-il à la fin du XVIIIe siècle ? dans la première partie du XIXe ? — nous pourrions dire, approximativement, à quelle époque les critiques se perdirent en un oubli inexorable et fixer ainsi un jalon important dans l'histoire de la gloire déclinante de Thibault de Laveaux. Déclin dont il n'est pas seul à subir les effets, mais qui affecte aussi son inspirateur principal. Les manuels modernes d'histoire littéraire conservent le nom de Young, ce poète en qui le XVIIIe siècle crut voir un génie prodigieux. Qui donc, quelques érudits mis à part, peut se vanter aujourd'hui d'avoir lu toutes ses méditations nocturnes ?

Ernest GIDDEY.

---

[1] P. 132.

[2] P. 120.

[3] *Nocy wieyskie pana de La Veaux*. Varsovie, 1788 ; le traducteur est Ignace Bykowski. La traduction italienne est de A. Fernando et parut en 1803.